



DIANA EVANS

ORDINARY PEOPLE

**ENTRE DICKENS
ET TOLSTOÏ**

THE NEW YORKER

**FINALISTE DU
WOMAN PRIZE 2019**



LE LIVRE

Voilà treize ans qu'ils sont ensemble.

Pourquoi le pronom « je » a-t-il disparu, corps et âme, de la langue de leurs couples ?

Quand les bras grands ouverts de la maternité se sont-ils refermés comme les dents d'un piège ?

À Londres, dans une ville amoureusement parcourue et habitée, de l'élection de Barack Obama à la mort de Michael Jackson, deux couples se débattent avec leur histoire, le travail, la quarantaine, les illusions perdues, et leur statut d'émigrés de la deuxième génération devenus parents à leur tour. Ils ont cru à l'intégration, voilà qu'ils se désintègrent.

Là-haut, sur sa colline de la rive sud, le phare du Crystal Palace veille sur eux. Doit-on, comme lui, accepter de voir les facettes et les façades de la vie tomber en mille morceaux pour qu'elle soit rebâtie ailleurs, en trois fois plus grand ?

Avec brio, avec verve, avec un scalpel trempé dans un élixir de poésie, Diana Evans répond.

L'AUTEUR

Fille d'un couple mixte britannico-nigérian, née à Londres, Diana Evans a passé une partie de son enfance à Lagos. Devenue danseuse dans une troupe de Brighton, puis journaliste, elle a publié en 2005 un premier roman très remarqué, *26A*, sur le thème des jumeaux et du passage de l'enfance à l'âge adulte. Succès public et critique immédiat, *26A* a remporté en Angleterre le prestigieux prix Orange du premier roman et le Betty Trask Award. De sa plume unique, gracieuse et caustique, elle a ensuite écrit *The Wonder*, sur l'univers de la danse. *Ordinary People* est son troisième roman.

Ordinary People

Diana Evans

Ordinary People

Traduit de l'anglais par Karine Guerre

11, rue de Sèvres, Paris 6^e



© 2019, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2018 by Diana Evans

Titre de l'édition originale :

Ordinary People

(Chatto & Windus, Penguin Random House, London)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : septembre 2019

ISBN : 978-2-21130-102-2

Je me suis construit une maison de verre :
J'ai mis des années pour le faire
Et j'en étais fier. Maintenant, hélas,
Si grâce à Dieu, quelqu'un pouvait m'en défaire!

Mais elle semble trop belle.
Nul voisin n'ose la briser d'un jet de pierre
Lancé depuis l'immeuble ou le palais de verre
Où seul il demeure.

Edward Thomas

Pour célébrer l'élection d'Obama, les frères Wiley organisèrent une grande réception chez eux, dans le sud-est de Londres. Ils vivaient près du Crystal Palace Park, où l'émetteur du centre de radiodiffusion s'élève vers le ciel comme une petite tour Eiffel, austère et métallique le jour, rouge et illuminée la nuit, dominant de toute sa hauteur les quartiers voisins, les comtés limitrophes de la capitale et, dans le parc étendu à ses pieds, les restes de l'ancien royaume de verre – le lac, le labyrinthe, les statues grecques brisées, les lions de pierre érodés et les sculptures de dinosaures érigées par les scientifiques d'une époque révolue.

Originaires du nord de la Tamise, les Wiley avaient migré vers le sud, attirés par son énergie créatrice et le magnétisme qu'exerçaient sur eux ses populations pauvres (ils étaient conscients de leurs privilèges et souhaitaient être regardés comme capables de surmonter leurs préjugés de classe). Bruce, l'aîné, était un photographe réputé ; son studio formait un labyrinthe d'ombres et de lumières à l'arrière de la maison. Gabriele était économiste. Ils étaient opposés en toutes choses : Bruce était costaud, Gabriele était mince ; Bruce buvait, Gabriele était sobre ; Bruce ne possédait pas de costume, Gabriele ne portait rien d'autre, mais ils organisaient toujours leurs réceptions ensemble, animés d'un même désir, tendus vers un même objectif. Ils commençaient par établir la liste des invités, où figuraient tous les gens beaux, riches et célèbres de leur entourage – avocats, journalistes, acteurs et

politiciens. Selon l'importance de l'événement, certains invités moins éminents étaient choisis sur une échelle mobile en fonction de leur rang, de leurs liens communs, de leur apparence et de leur personnalité, ce dont les deux frères discutaient dans le jardin d'hiver, où ils aimaient se retirer après dîner pour bavarder. Cette fois-là, ils invitèrent plus de monde que d'ordinaire : ils voulaient que ce soit grandiose. Une fois la liste achevée, Gabriele envoya un texto à l'ensemble des personnes concernées.

Ensuite, ils s'occupèrent des trois composantes essentielles d'une soirée réussie : les boissons, le buffet, la musique. La fête étant prévue pour le samedi qui suivait l'élection, ils n'avaient pas beaucoup de temps. Ils achetèrent bouteilles de champagne, noix de macadamia, ailes de poulet et olives au piment tout en passant en revue les faits marquants de la nuit du mardi, lorsqu'ils avaient vu les États bleus manger les États rouges, puis les larmes du pasteur Jesse Jackson à Grant Park et les quatre Obama victorieux monter sur la scène protégée par des boucliers pare-balles – et leur stupeur du lendemain, si ensoleillé pour un mois de novembre, quand ils avaient aperçu de parfaits inconnus se sourire et se dire bonjour en pleine rue ou dans le métro – à Londres ! Quand vint le moment de compiler leur playlist pour la transmettre à leur DJ, ils imaginèrent les tubes de Jill Scott, d'Al Green et de Jay Z s'échappant des fenêtres de la Maison-Blanche. Soucieux d'améliorer l'isolation phonique et de protéger leurs biens personnels, ils recouvrirent les bibliothèques métalliques du salon de panneaux de contreplaqué et posèrent de vieilles nattes sur le plancher en noyer. Ils ôtèrent la plupart des meubles, mais laissèrent le tableau de Chris Ofili sur le mur du milieu, le canapé qui trônait en dessous et quelques coussins éparpillés au sol. Gabriele colla un mot sur le miroir de la salle de bains demandant aux invités de respecter le fait qu'ils se trouvaient dans une résidence privée, et non une boîte de nuit.

Puis les invités arrivèrent. Ils arrivèrent de partout, des villes situées de l'autre côté du fleuve et des immeubles dressés aux abords de l'A205, des banlieues de la deuxième ceinture et des rues voisines. Ils arrivèrent emmitouflés dans de faux manteaux

de fourrure, juchés sur des sandales Oxford Circus, en jean moulant et chemise flashy. Eux aussi avaient passé la nuit du mardi à regarder les bleus manger les rouges ; eux aussi avaient vu les filles d'Obama monter sur scène d'un pas vif dans leurs petites robes bien coupées, et beaucoup d'entre eux avaient alors pensé aux quatre fillettes assassinées quarante-cinq ans plus tôt dans l'attentat à la bombe perpétré par le Ku Klux Klan contre une église en Alabama. C'était peut-être ce qui avait fait pleurer Jesse Jackson, le fait que Malia et Sasha marchaient sur leurs cendres, et qu'on ne pouvait assister à cette formidable avancée historique sans songer à une époque plus ancienne et plus terrible, ce qui faisait aussi de la célébration une puissante lamentation. On fêta l'événement d'un bout à l'autre de Londres ce soir-là, à Dalston, Kilburn, Brixton et Bow. Les voitures passaient à toute allure d'une rive à l'autre de la Tamise, si bien que, vu du ciel, le ruban noir du fleuve était traversé par des serpents de lumière filante. Les coiffures afro avaient été lustrées, les boucs avaient été taillés. Des nuages de spray pour le corps et de laque pour les cheveux se dissipaient lentement, abandonnés sous le plafond des chambres à coucher, tandis que les invités arrivaient, qu'ils se garaient dans l'ombre de la tour métallique, qu'ils faisaient claquer leurs cartes magnétiques sur les lecteurs des tourniquets de la gare de Crystal Palace et qu'ils cheminaient vers la maison, les bras chargés de bouteilles de malbec, de merlot, de whisky et de rhum, que Gabriele, dans la ruche illuminée de la cuisine, prenait à deux mains, encerclant le verre de ses doigts fins. Bruce était chargé d'accueillir les invités dans l'entrée, mission dont il s'acquitta sans faillir jusqu'à ce qu'il s'adonne à des plaisirs plus alcoolisés. Ils arrivaient, encore et encore. Ils ne cessaient d'arriver, bonne humeur et baskets réglementaires pour les hommes, faux cheveux à des degrés divers pour les femmes, leurs boucles, leurs tresses, leurs longues crinières tombant sur leurs épaules tandis qu'elles faisaient leur entrée en musique comme autant de Beyoncé.

Parmi eux se trouvait un couple, Melissa et Michael, venu dans une berline Toyota rouge. Tous deux travaillaient dans les

médias ; Michael avait rencontré Bruce à SOAS, l'École des études orientales et africaines où ils avaient suivi le même cursus universitaire. Il était grand et bien bâti, la mâchoire délicate, hérissée d'une barbe légère, de jolis yeux ; un lointain ancêtre indien lui avait légué des cheveux naturellement épais et brillants qu'il rasait de très près, au point de les faire quasiment disparaître. Il portait un jean noir plutôt ample, une élégante chemise grise, une paire de baskets dernier cri aux semelles très blanches qui semblaient effectuer un petit bond à chacun de ses pas, et une veste en cuir couleur châtaigne. Melissa avait opté pour une robe en soie mauve aux coutures négligemment apparentes, des sandales à talons vert citron et un manteau en velours côtelé noir à large col ; sa coupe afro était arrangée en une série de tresses obliques sur le devant, le reste étant laissé libre, mais apprivoisé avec une noix de gel coiffant S-Curl. Ainsi encadré, son visage affichait une expression enfantine – un front haut, des yeux à la fois sournois et vulnérables. Ensemble, ils dégageaient une beauté ordinaire et éphémère : ils faisaient tourner les têtes sur leur passage, mais, de près, leurs visages révélaient des ombres, des dents ternes et imparfaites et l'apparition des premières rides. Ils avaient atteint les confins de leur jeunesse, ce moment de leur vie où la descente progressive dans l'âge mûr, l'accélération du temps, le nombre des années commençaient à se voir. Ils insistaient sur leur jeunesse. Ils la portaient en étendard.

Ils franchirent le seuil des Wiley et pénétrèrent dans la cohue ; leurs manteaux, confiés à Helen, la fiancée de Gabriele, qui était enceinte, furent transportés au premier étage par deux neveux adolescents vêtus de pantalons mal repassés qui godaillaient sur le devant. Les Obama ayant fait remonter la cote du *high five*, l'atmosphère était aux claquements de paume. On se tapait sur l'épaule, on s'embrassait sur les joues, on échangeait pour la énième fois le récit de la nuit du mardi et des jours qui avaient suivi, on s'étonnait de trouver le monde si différent, et pourtant semblable à lui-même. Pendant ce temps, la musique inondait la piste de danse : *Love Like This* de Faith Evans précéda *Breathe and*

Stop de Q-Tip. Le succès d'une fête se mesure souvent à l'impact de *Jump*, le hit de Kriss Kross, à l'envie qui saisit ou non les danseurs (et pour combien de temps) de sauter pendant le refrain entonné par les deux jeunes rappers. Ce soir-là, le DJ encouragea les invités des Wiley à sauter quand la chanson disait de sauter, à allumer un briquet quand une autre chanson le demandait, en s'exclamant « Obama ! » de temps à autre, parfois en rythme avec la musique. Ces interventions prirent bientôt la forme d'un gimmick, les réponses clamées par la foule succédant aux appels lancés par le DJ. Emporté par son élan, il lui arrivait de relancer l'appel, ou simplement de crier « Barack ! ». Sous l'enthousiasme perçait une légère mélancolie, issue du contraste entre la splendeur du moment et la dure réalité des faits, car il y avait d'un bout à l'autre de la ville des gamins qui auraient pu être des Obama s'ils étaient nés ailleurs (ici, ils se tiraient dessus) et des filles qui auraient pu être des Michelle.

La chaleur grimpa en flèche au fil des heures. Les corps moites s'appuyaient les uns sur les autres sans parvenir à se rafraîchir. Plus rien ne semblait exister que ces ténèbres mouvantes, cette musique. Le rire de Mariah Carey jaillit des enceintes, inaugurant la chanson dans laquelle elle discute avec Jay-Z pour savoir par où commencer, puis Amy Winehouse prit le relais, s'excusant auprès de Mark Ronson pour son arrivée tardive. Ensuite vint Michael Jackson – ses riffs perçants dans *Thriller*, sa voix de miel dans *Pretty Young Thing*, et les mouvements désordonnés des danseurs se synchronisèrent, deux pas en avant, deux pas en arrière, avant de changer de direction trois fois de suite pour revenir à leur position initiale en levant le pied gauche. Ce fut le point culminant de la nuit. Ensuite, la musique se fit moins saccadée, le tempo se ralentit, la foule commença à se clairsemer, offrant plus d'espace aux danseurs qui demeuraient sur la piste, libres de s'adonner à des rythmes plus intériorisés près des murs. Les neveux commencèrent à monter et à descendre l'escalier en sens inverse, les bras chargés de manteaux. Dans un long exode nocturne, les invités retournèrent en ville, la voix enrouée, la peau humide

de transpiration, les tympanes assourdis par les basses. Comme après chaque soirée, la maison retrouvait peu à peu son calme et Bruce continua de boire jusqu'à l'instant où, l'aube approchant, il éprouvait soudain le besoin de s'allonger, ce qu'il faisait aussitôt, de sorte que Gabriele, s'il descendait chercher un verre d'eau pour Helen, le trouvant endormi sur le sol de la cuisine ou sur le canapé sous le tableau d'Ofili, le drapait dans une couverture et plaçait un oreiller sous sa tête, avant de lui donner un petit coup de pied, pressé qu'il était d'évoquer avec lui les événements marquants de la fête et les noms de ceux qui continueraient évidemment de figurer sur la liste des invités.

Qu'est-ce qu'une fête réussie, sinon une occasion de faire l'amour aux petites heures du jour ? De s'offrir une étreinte longtemps attendue. Des baisers, des caresses constamment remis à plus tard pour bercer un bébé qui ne fait pas ses nuits et répondre aux requêtes déraisonnables d'une fillette qui réclame son bol de céréales à l'aube. Y a-t-il obligation plus urgente à satisfaire quand votre maison est enfin vide jusqu'au lendemain, par la grâce de grands-parents bienveillants venus chercher vos enfants depuis l'autre rive du fleuve, que celle de s'accoupler avec fougue, avec fièvre, pour se rappeler que vous n'êtes pas seulement des partenaires dans le sens fastidieux du terme, mais bien des amants, des amoureux même, encore, peut-être ? Le caractère impérieux de cette nécessité pesait lourd dans l'atmosphère de la berline Toyota rouge tandis qu'elle descendait Westwood Hill vers Bell Green, laissant derrière elle la tour métallique et la fête donnée en l'honneur d'Obama. Melissa conduisait. Michael était assis sur le siège passager, légèrement ivre, les genoux pliés contre le tableau de bord, la main droite posée, frémissante d'espoir, sur la cuisse de Melissa. Elle ne l'avait pas repoussée, bien qu'il n'eût pas dansé avec elle ce soir-là et qu'il négligeât presque toujours de vider l'égouttoir avant de faire la vaisselle, mouillant au passage les assiettes et les bols déjà secs – ça la rendait dingue. L'habitacle de la

voiture conservait les restes de son habillage d'origine, un affreux tissu à feuilles vertes et mauves sur lequel ils avaient fermé les yeux lorsqu'ils l'avaient achetée – elle était si bon marché qu'il fallait bien transiger. Seuls les sièges avaient été soustraits à leur laideur initiale, grâce à un ensemble de housses gris anthracite (similaires à celles des Honda Civic Type R) maintenant décolorées et usées par la pression régulière qu'exerçaient Melissa et Michael sur les dossiers lors de leurs trajets côte à côte.

C'est dans cette voiture que, au printemps de la même année, la douce délivrance d'avril pénétrant par le toit ouvrant, ils avaient traversé la Tamise du nord au sud par le pont de Vauxhall pour aller s'installer dans leur toute première maison. Melissa était enceinte de six mois, mais elle conduisait aussi ce jour-là, car elle aimait conduire, fendre la route, sentir la vitesse de l'air et, de toute façon, seuls les genoux de Michael (et son giron plat) pouvaient accueillir leur énorme plante verte – une fleur de lune qui avait grandi comme un haricot géant dans le salon de l'appartement qu'ils venaient de quitter. Il la tenait fermement pour l'empêcher de basculer, dissimulé derrière ses larges feuilles vertes et ses grandes fleurs blanches en forme de larmes qui touchaient le plafond de l'habitacle, s'écrasaient contre les vitres et sur son visage. Le moindre espace disponible était occupé par leurs effets personnels, leurs cartons de livres, leurs cassettes audio, leurs vinyles, leurs vêtements, la cafetière italienne et la marionnette tchèque, une peinture à l'indigo montrant des danseurs au crépuscule, une autre d'oiseaux en Tanzanie, le masque en ébène acheté au Lekki Market de Lagos, les poupées russes, la marmite en fonte, le fauteuil papasan en rotin, les photographies encadrées de Cassandra Wilson, d'Erykah Badu, de Fela Kuti et d'autres idoles, la lampe de table en forme de zigzag, la vaisselle, ainsi que leur fille Ria, qui dormait comme les diamants dorment au fond des rivières, sans se soucier de l'eau qui traverse momentanément leur vie. Ils avaient survolé la Tamise en écoutant une longue chanson d'Isaac Hayes. Les flots s'agitaient sous leurs ailes rouges lourdement chargées, tournoyaient dans les remous soulevés par la

marée, secouaient leurs épaules d'argent et frissonnaient en passant sous les arches paisibles des ponts.

Cent cinquante-six ans plus tôt, un déménagement avait emprunté le même chemin d'une rive à l'autre du fleuve. Pas d'automobile, alors, mais une multitude de charrettes tirées par des chevaux avaient été nécessaires pour transporter le Crystal Palace et tout ce qu'il contenait depuis leur berceau de Hyde Park, au centre de Londres, jusqu'à leur nouvelle demeure au sommet de Sydenham Hill, une colline couverte de chênes qui offrait une vue panoramique sur toute la région. L'Exposition universelle de 1851 avait pris fin. Désormais inutile, l'extravagant royaume de verre bâti au cœur du plus beau parc de la capitale s'en était allé briller et s'exhiber plus au sud, en lisière de la ville, où il avait continué à attirer des foules venues de très loin, parfois même de l'autre côté de l'océan, pour voir des phénomènes tels que les colosses d'Abou Simbel et les tombeaux de Beni Hassan, les acrobaties aériennes de la trapéziste Leona Dare, suspendue à une montgolfière, et d'innombrables objets exotiques originaires de lointains pays. En ce temps-là, des momies avaient traversé la Tamise, mais aussi du velours, du chanvre et de la dentelle belge, des lits en bois fabriqués à Vienne, des poteries en majolique et d'autres en terre cuite, et d'impressionnantes pépites d'or en provenance du pays de Galles. Avaient également fait le voyage quelques navires de guerre, ainsi que des fusils militaires, d'intéressantes chaînes et menottes, et du champagne à la rhubarbe. Toutes ces merveilles avaient enjambé le fleuve au pas lent des chevaux, elles avaient descendu la rue principale de Lambeth et s'étaient engouffrées dans Lewisham, avant de grimper la colline pour venir s'arrêter sur l'immense terre-plein verdoyant appelé à devenir le Crystal Palace Park, dont les sommets étaient encore visibles, mais pour quelques instants seulement, par la vitre arrière de la berline Toyota rouge.

Michael espérait que cette nuit serait semblable à celle qu'ils avaient connue lors de leurs premiers mois ensemble, treize ans auparavant, au retour d'une autre fête : sans se soucier du

jour qui pointait, ni du sommeil qui les réclamait, ils avaient continué à jouer leur propre musique sous le silence des draps, tandis que la brume matinale se dissipait et que les oiseaux lançaient leurs premiers chants. Michael espérait que cette nuit aussi ils se glisseraient dans la maison vide, qu'ils enlèveraient leurs manteaux et leurs chaussures et parleraient peut-être un peu, avant de monter dans leur chambre, main dans la main. Là, ils renoueraient, d'abord prudents, s'interrogeant du regard, puis pressant la cadence. Les pierres précieuses et les diamants ne perdent pas leur éclat. Ce serait comme débiller un bijou poussiéreux, oublié au fond d'un tiroir, pour découvrir qu'il brille encore. Michael laissait sa main sur la cuisse de Melissa pour leur permettre de s'accrocher à cette brillance, bien qu'elle fût amoindrie par le fait qu'ils ne trouvaient rien à se dire. (« Tu as passé un bon moment ? – Oui, pas toi ? – Oui, c'était cool. Tu es fatiguée ? – Oui, et toi ? – Non. ») Melissa demeurait impassible, sans l'encourager ni le repousser. En bas de Westwood Hill, elle se dirigea vers le rond-point de Cobb's Corner et s'engagea dans l'artère principale de Sydenham, face à la boutique qui vendait des robes de mariée. Chétifs dans leurs robes démodées, les mannequins de cire semblaient lui jeter des regards mauvais, accentuant la pression qu'exerçait sur elle l'ajournement *sine die* de son mariage avec Michael. Durant les premiers mois de leur relation, treize ans plus tôt, un Michael euphorique lui avait demandé sa main, et Melissa avait dit oui, mais la cérémonie n'avait jamais eu lieu. Elle s'était perdue en chemin, victime de leur apathie, puis de la baisse d'euphorie qui survient généralement au bout de trois ans de vie commune (d'après les spécialistes), avant de disparaître sous la pierraille domestique qui envahit peu à peu les routes de la passion lorsque l'enfant paraît et que la vie d'adulte se révèle à vous dans son intégralité, vêtue d'une robe d'intérieur grise et informe. Malgré tout, le mariage se ferait peut-être. Si c'était le cas, Melissa l'imaginait dans une salle voûtée des anciens bâtiments coloniaux de l'université de Greenwich, au bord de la Tamise ; elle porterait une robe bustier bleu électrique ornée

d'une longue traîne, Michael serait en costume blanc. Après l'échange des vœux, devenus mari et femme, ils marcheraient jusqu'au fleuve et s'accouderaient au parapet pour voir danser les reflets du soleil sur l'eau. À l'heure actuelle, cependant, une telle cérémonie paraissait hautement improbable.

Ils étaient donc partis un jour de printemps avec toutes leurs affaires, le bébé à naître qui donnait des coups de pied à Melissa et la fleur de lune qui chatouillait la narine de Michael. Ils avaient contourné le rond-point, longé la boutique de robes de mariée, doublé le panneau indiquant la gare, puis une succession d'autres boutiques dans l'artère principale encombrée par la circulation. Contraints de s'arrêter à plusieurs reprises, ils avaient eu tout loisir d'observer les six salons de coiffure, les cinq échoppes vendant du poulet à emporter, les quatre bazars bon marché, les cinq boutiques de seconde main dirigées par des associations caritatives, les trois traiteurs caribéens, les deux prêteurs sur gages, le tatoueur, l'agence de reprographie tenue par un Nigérian et les quelques cafés ouvriers minables – Starbucks et Caffè Nero étaient encore loin et ne viendraient peut-être jamais s'installer dans le coin, encore qu'un léger frémissement de gentrification commençât à se faire sentir. On lisait notamment la mention suivante sur la marquise délavée d'un traiteur indien :

LE TAJ
NEW YORK LONDRES DELHI

Le restaurateur avait sans doute bon espoir de voir affluer les foules vers ses tikkas orangés et ses kormas réchauffés par la seule évocation de ces filiales lointaines, établies dans d'autres villes lumières. En bas de la rue se dressait une bibliothèque qui s'obstinait à fermer le mercredi, refusant d'admettre que les mots avaient renoncé depuis longtemps à cette journée de repos hebdomadaire. La bibliothèque bordait une aire de jeux pour enfants malmenée par le hululement des sirènes de police en lisière d'un parc encadré de barres d'immeubles, à la suite de

quoi on débouchait sur un carrefour giratoire à cinq branches congestionné en permanence et sur un hypermarché à peine plus petit que le Japon. Que l'on soit sur le parking de l'hyper, près d'un bouleau argenté dans l'une des ruelles, ou même dans les quartiers environnants de Beckenham, de Catford ou de Penge, on voyait l'émetteur du Crystal Palace s'élever au-dessus du paysage urbain, apparaître et disparaître entre les bâtiments. En fait, il y avait deux tours métalliques – la seconde, version réduite de la version réduite de la tour Eiffel, se dressait plus loin, au sommet de Beulah Hill, imitant la première. À elles deux, elles évoquaient le souvenir du royaume de verre d'autrefois, rebâti sur la rive sud de la Tamise à l'issue de son long périple à travers la ville au pas lent des chevaux d'attelage.

Il avait fallu commander à nouveau tous les panneaux de verre nécessaires à l'édification du palais. Ils étaient arrivés sur le chantier dans des caisses en bois garnies de paille. Trois cent mille panneaux. Huit cents mètres carrés de verre. La réplique se voulait trois fois plus grande que l'original. Le versant est du terrain étant incliné vers le bas, les architectes avaient décidé d'ajouter un entresol. Pour respecter l'équilibre des proportions, ils avaient aussi adjoint deux nouvelles ailes à la nef centrale, considérablement agrandie. Elle abritait plusieurs espaces d'exposition dédiés aux antiquités égyptiennes, à l'art byzantin, aux trésors de l'Alhambra et de la Renaissance. Le tombeau de Beni Hassan avait été placé dans la galerie égyptienne. Les statues des lions se trouvaient dans celle de l'Alhambra. Parvenus à bon port après quatre-vingt-dix jours de traversée, le velours, l'or gallois, les menottes et le champagne à la rhubarbe avaient tous trouvé leur place. On avait enfermé des oiseaux dans les volières et planté des lis dans les serres. Les reproductions grandeur nature des dinosaures avaient été disposées dans les bosquets d'arbres surplombant le lac. Quand tout fut achevé, on balaya l'escalier majestueux qui menait à l'entrée, on mit en marche les fontaines et les châteaux d'eau, et le royaume de verre avait ressuscité, gigantesque palais transparent perché sur la colline, déployé sous un entrelacs scintillant de fer et de verre.

Parvenue en bas de l'artère principale, à quelques pâtés de maisons de la bibliothèque, Melissa tourna à gauche dans Paradise Row, où elle se gara à mi-hauteur, le long du trottoir de droite.

Située au 13 d'une rue bordée de maisons mitoyennes de style victorien, peintes en blanc et numérotées de manière consécutive, pairs et impairs à la suite, la maison était mince, dotée d'une petite porte d'entrée et de fenêtres à deux battants. Un puits de lumière avait été aménagé au sommet de l'étroit escalier, permettant de voir par temps clair de lointaines étoiles. Les pièces étaient lumineuses, quoique petites et un peu biscornues. L'allée qui menait à la porte d'entrée n'était pas bien longue. Et le couloir, pas assez large pour que deux personnes puissent l'emprunter côte à côte.

Michael et Melissa l'avaient achetée à un couple en instance de divorce, parents d'une petite fille. La bâtisse avait subi plusieurs modifications successives qui l'avaient laissée bancal – les portes, surtout, méritaient d'être repensées. L'un de ses anciens propriétaires avait voulu déplacer la salle de bains au rez-de-chaussée (bâtissant pour ce faire une extension dans le prolongement de la cuisine) afin d'aménager une troisième chambre à l'étage. Sensible à l'air du temps, le propriétaire suivant avait jugé le salon exigü et trop isolé de la salle à manger : il avait abattu la cloison qui séparait les deux pièces pour former un double living-room doté d'un plafond voûté très ecclésiastique. Enfin, Alan, le mari de l'ancienne propriétaire (avant qu'il ne devienne son ex) avait décidé de remplacer la paroi coulissante installée entre la cuisine et la salle de bains par une porte à double battant, bien plus élégante. De toute façon, l'ancienne porte ne coulissait plus et Brigitte lui avait demandé de la changer. Pourquoi le faire à l'identique ? Il s'était vu, dans un avenir proche, descendre l'escalier par une belle matinée ensoleillée, drapé dans sa robe de chambre satinée, et traverser la cuisine pour accéder à la salle de bains. Là, au lieu de faire maladroitement glisser des panneaux en plastique (si peu romantiques !) sur des rails disjoints, il ouvrirait une double porte

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*

